

400 MILLIONS
DE LECTEURS DANS LE MONDE

NORA
ROBERTS

Le dahlia bleu

LE SECRET DES FLEURS • I



Nora Roberts est la plus grande auteure de littérature féminine contemporaine. Ses romans ont reçu de nombreuses récompenses et sont régulièrement classés parmi les meilleures ventes du *New York Times*. Des personnages forts, des intrigues originales, une plume vive et légère... Nora Roberts explore à merveille le champ des passions humaines et ravit le cœur de plus de quatre cents millions de lectrices à travers le monde. Du thriller psychologique à la romance en passant par le roman fantastique, ses livres renouvellent chaque fois des histoires où, toujours, se mêlent suspense et émotion.

LE DAHLIA BLEU

LE SECRET DES FLEURS - 1

NORA ROBERTS

LE SECRET DES FLEURS - 1

LE DAHLIA BLEU

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sophie Pertus



Titre original
BLUE DAHLIA

Éditeur original
Jove Books, published by arrangement
with the author

© Nora Roberts, 2004

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2007

*Pour Dan et Jason.
Vous avez beau être des hommes,
vous resterez toujours mes garçons.*

*Si les racines sont très comprimées,
il faudra les libérer doucement.
Une fois plantées, elles devront se déployer
et non continuer à pousser en une masse serrée.*
Treasury of Gardening,
sur la transplantation des plantes en pot

*Et je crois que chaque fleur
Aime l'air qu'elle respire.*
WORDSWORTH

Prologue

Août 1892, Memphis, Tennessee

Donner naissance à un bâtard ne faisait pas partie de ses projets. Lorsqu'elle avait appris qu'elle portait l'enfant de son amant, le choc et la panique avaient bientôt fait place à la colère.

Oh, il existait bien des moyens de régler le problème. Une femme dans sa situation avait des contacts, des possibilités. Mais elle avait peur. Oui, elle avait presque aussi peur des avorteuses que de ce qui grandissait en elle sans qu'elle l'eût désiré.

La maîtresse d'un homme comme Reginald Harper ne pouvait se permettre d'être enceinte.

Cela faisait près de deux ans maintenant qu'il l'entretenait, et qu'il l'entretenait bien. Certes, elle savait qu'il en entretenait d'autres – dont sa femme –, mais cela lui était parfaitement indifférent.

Elle était jeune encore, et belle. La jeunesse et la beauté étaient des biens qui pouvaient se monnayer. C'était ce qu'elle faisait depuis près d'une dizaine d'années avec un cœur et une âme d'airain. Oui, elle avait tiré beaucoup d'avantages de ces atouts auxquels elle avait ajouté la grâce et le charme appris en observant et en imitant les belles dames qui venaient en visite dans la grande maison au bord du fleuve où sa mère travaillait.

Elle avait reçu un peu d'instruction. Mais, plus encore que la littérature ou la musique, c'était l'art de la séduction qu'elle avait appris.

Elle s'était vendue pour la première fois à l'âge de quinze ans. Cette expérience lui avait appris autant qu'elle lui avait rapporté. Mais la prostitution n'était pas son objectif, pas plus qu'un emploi de domestique ou d'ouvrière, à trimer jour après jour pour un salaire de misère. Elle connaissait la différence entre une prostituée et une maîtresse. Une prostituée vendait des étreintes rapides et froides et était oubliée avant même que l'homme ait refermé sa braguette.

Alors qu'une maîtresse... Une maîtresse intelligente ne se contentait pas de vendre ce qu'elle avait entre les jambes ; elle offrait surtout du charme, de la sophistication, de la conversation et de la gaieté. C'était une compagne capable d'écouter et un fantasme sexuel. Une maîtresse ambitieuse savait ne jamais rien demander pour obtenir beaucoup.

Amelia Ellen Connor était ambitieuse.

Et elle avait atteint presque toutes ses ambitions.

Elle avait sélectionné Reginald avec le plus grand soin. Il n'était ni beau ni particulièrement brillant. En revanche, ses recherches lui avaient appris qu'il était très riche et très infidèle à son épouse maigre et comme il faut qui régnait sur Harper House.

Il avait une maîtresse à Natchez et, disait-on, une autre à La Nouvelle-Orléans. Comme ses moyens lui permettaient de s'en offrir une autre, Amelia avait jeté son dévolu sur lui. Elle avait tout fait pour lui plaire et elle l'avait conquis.

À vingt-quatre ans, elle vivait dans une jolie maison de la rue principale et avait trois domestiques à son service. Sa garde-robe regorgeait de jolies robes et son coffret à bijoux étincelait de mille feux.

Certes, elle n'était pas reçue par les grandes dames qu'elle enviait autrefois. Cependant, dans le demi-

monde, une femme de sa condition était la bienvenue. Elle était même enviée. Elle donnait de grandes fêtes, elle voyageait. Elle *vivait*.

Mais voilà que, à peine un an après que Reginald l'avait installée dans cette jolie maison, son univers si habilement, si intelligemment conçu s'effondrait.

Elle aurait voulu cacher son état à Reginald le temps de trouver le courage de se rendre chez une faiseuse d'anges du quartier des prostituées pour y mettre fin. Mais il l'avait surprise malade. Il avait scruté son visage de ses yeux sombres et perspicaces, et il avait compris.

Non seulement il avait été ravi, mais il lui avait interdit d'avorter. À sa grande stupéfaction, il lui avait même offert un bracelet de rubis et diamants pour fêter son état.

Elle avait alors commencé à entrevoir ce que cet enfant pourrait lui apporter. En tant que mère de l'enfant – légitime ou non – de Reginald Harper, son avenir était assuré pour toujours. Il se laisserait peut-être de venir dans son lit lorsqu'elle perdrait l'éclat de la jeunesse et que sa beauté se fanerait, mais il les aiderait financièrement, l'enfant et elle.

Sa femme ne lui avait pas donné de fils : elle le ferait.

Tout l'hiver, jusqu'au printemps, elle porta l'enfant en songeant à la vie qu'elle aurait désormais.

C'est alors qu'il se produisit une chose étrange. Elle le sentit bouger en elle. Des battements, des tressaillements, de petits coups de pied... Le bébé dont elle n'avait pas voulu devint *son* bébé.

Il continua de grandir en elle telle une fleur qu'elle seule voyait, qu'elle seule sentait, qu'elle seule connaissait. Et avec lui grandit un amour aussi fort que terrible.

Durant les chaleurs moites et étouffantes de l'été, elle s'épanouit. Pour la première fois de sa vie, elle

connut une passion pour autre chose qu'elle-même et son propre confort.

Cet enfant, son fils, avait besoin d'elle. Elle ferait tout pour le protéger.

Les mains posées sur son gros ventre, elle supervisa la décoration de la nursery. Elle avait choisi des murs vert pâle et des rideaux de dentelle blanche, un cheval à bascule importé de Paris et un berceau fait main en Italie.

Elle rangea les tout petits vêtements dans l'armoire miniature – de la dentelle irlandaise et bretonne, de la soie française. Tous étaient marqués du monogramme de son fils brodé de façon exquise. Il s'appellerait James Reginald Connor.

Elle allait avoir un fils. Enfin quelque chose à elle. Enfin quelqu'un à aimer. Ils voyageraient ensemble, elle et son beau petit garçon. Elle lui montrerait le monde. Il fréquenterait les meilleures écoles. Il serait, il était déjà sa fierté, sa joie, son cœur. Et si, au cours de cet été accablant, Reginald vint de moins en moins chez elle, c'était aussi bien.

Il n'était qu'un homme ; ce qui grandissait en elle était un fils.

Elle ne serait plus jamais seule.

Aux premiers élancements du travail, elle n'eut pas peur. Durant ces longues heures de souffrance moite, elle ne pensa qu'à une chose. Son James. Son fils. Son enfant.

Elle avait la vue brouillée par la fatigue et la chaleur, ce monstre pire encore que la douleur.

Elle voyait le médecin et l'infirmière échanger des regards sombres. Mais elle était jeune et en bonne santé. Elle allait y arriver.

Les heures défilèrent, interminables. Les lampes à gaz faisaient danser de longues ombres dans la pièce. Alors qu'elle touchait le fond de l'épuisement, elle entendit un petit cri.

— Mon fils, dit-elle dans un souffle tandis que des larmes roulaient sur ses joues. Mon fils.

La sage-femme la maintint allongée en répétant à voix basse :

— Ne vous agitez pas... Restez étendue... Buvez un peu... Reposez-vous...

Amelia but une gorgée pour apaiser sa gorge en feu et sentit le goût du laudanum. Elle n'eut pas le temps de protester qu'elle sombrait dans le sommeil.

Lorsqu'elle se réveilla, il faisait sombre. Les rideaux étaient tirés. Quand elle bougea, le médecin se leva de son fauteuil et vint lui soulever la main pour prendre son pouls.

— Mon fils... mon bébé. Je veux voir mon bébé.

— Je vais vous faire apporter du bouillon. Vous avez dormi longtemps.

— Mon fils. Il doit avoir faim. Dites qu'on me l'amène.

— Madame, répondit-il en s'asseyant au bord du lit, l'air troublé, je suis désolé. L'enfant était mort-né.

Les serres brûlantes du désespoir et de la peur lui broyèrent le cœur.

— Je l'ai entendu crier, protesta-t-elle. C'est un mensonge ! Pourquoi me dites-vous une chose aussi atroce ?

— Elle n'a jamais crié, affirma-t-il en lui prenant les mains avec douceur. Votre travail a été long et difficile. À la fin, vous déliriez. Je suis désolé, madame. Vous avez accouché d'une fille – mort-née.

Elle refusait de le croire. Elle se mit à hurler, à pleurer. On lui administra un sédatif mais, dès son réveil, elle se remit à hurler et à pleurer.

Elle n'avait pas voulu de cet enfant. Et ensuite, elle n'avait voulu que lui.

Son chagrin dépassait les mots et la raison.

Il la rendait folle.

Septembre 2001, Southfield, Michigan

Elle avait brûlé la sauce à la crème. Stella se rappellerait toujours ce petit détail irritant, tout comme elle se rappellerait le grondement de tonnerre de cet orage de fin d'été et le bruit des voix de ses enfants qui se chamaillaient dans le salon.

Elle se rappellerait la forte odeur de brûlé, le soudain hurlement des détecteurs de fumée et le geste automatique qu'elle avait fait pour ôter la casserole du feu et la jeter dans l'évier.

Sans avoir rien d'un cordon-bleu, elle était d'ordinaire une cuisinière méticuleuse. Pour fêter le retour de Kevin, elle avait prévu de lui préparer l'un de ses plats préférés, un poulet Alfredo, et de l'accompagner de mesclun et de pain frais bien croustillant.

Dans la cuisine bien rangée de sa jolie maison de banlieue, elle avait aligné tous les ingrédients et glissé son livre de cuisine dans son support de Plexiglas pour protéger les pages.

Elle portait un tablier bleu marine sur son pantalon et son chemisier propres et avait attaché sa masse de cheveux roux bouclés pour qu'ils ne la gênent pas.

Elle s'y mettait plus tard qu'elle ne l'avait espéré, mais elle avait passé une journée complètement folle au travail. À la jardinerie, toutes les fleurs d'automne étaient soldées, et la douceur du temps attirait des foules de clients.

Cela ne la dérangeait nullement, d'ailleurs. Elle adorait son travail de directrice de la pépinière. Elle était heureuse d'avoir repris le travail à plein temps et de se trouver de nouveau au cœur de l'action maintenant que Luke était assez grand pour le jardin d'enfants et que Gavin allait à l'école primaire. Dire que son bébé était déjà en CP ! Elle n'avait pas vu le temps passer.

Et bientôt, ce serait au tour de Luke...

Kevin et elle devraient songer un peu plus sérieusement à faire ce troisième enfant dont ils parlaient de temps à autre. « Ce soir, peut-être », songea-t-elle en souriant. Lorsqu'ils en seraient à la dernière étape très personnelle du programme de bienvenue qu'elle lui avait concocté.

Tandis qu'elle pesait les ingrédients, elle entendit un fracas suivi d'un hurlement dans la pièce voisine. « Tu dois être masochiste, songea-t-elle en abandonnant ce qu'elle faisait pour se précipiter à côté. Tu penses à un troisième enfant alors que les deux que tu as déjà te rendent folle ! »

Elle ouvrit la porte du salon où ils jouaient. Ses petits anges. Gavin, le blond au regard de démon, était assis par terre et, d'un air de parfaite innocence, faisait se heurter deux petites voitures. Luke, qui avait hérité des cheveux roux de Stella, hurlait devant des cubes éparpillés.

Inutile d'avoir assisté à la scène pour savoir ce qui s'était passé : Luke avait construit, Gavin avait détruit. Chez eux, c'était devenu une espèce de rituel.

— Gavin, dit-elle. Pourquoi ? Là, mon bébé, poursuivit-elle en prenant Luke dans ses bras et en

lui tapotant le dos. Ce n'est pas grave. Tu vas pouvoir en construire une autre.

— Ma maison ! Ma maison !

— C'était un accident, affirma Gavin, sans se départir de cet air malicieux qui donnait envie de rire à Stella. C'est la voiture qui l'a démolie.

— Bien sûr que c'est la voiture – parce que tu l'as dirigée vers la maison. Pourquoi ne pouvez-vous pas jouer gentiment ? Luke ne t'embêtait pas.

— Moi, je jouais. Lui, c'est qu'un bébé.

— C'est vrai, concéda-t-elle avec un regard qui fit baisser les yeux à Gavin. Et si tu veux faire le bébé toi aussi, tu n'as qu'à aller faire le bébé dans ta chambre. Tout seul.

— Ce n'était qu'une maison débile.

— Non-on ! protesta Luke en prenant le visage de Stella entre ses deux mains et en plongeant ses yeux baignés de larmes dans les siens. Elle était très belle, maman.

— Tu vas pouvoir en construire une autre encore plus belle, d'accord ? Gavin, laisse-le tranquille. Je ne plaisante pas. Je suis occupée dans la cuisine et papa va bientôt rentrer. Tu veux être puni le soir de son retour ?

— Non. J'ai rien le droit de faire !

— Quel dommage ! C'est vraiment triste. Allez, Luke, dit-elle en reposant son cadet. Reconstruis ta maison. Et toi, Gavin, ne touche pas à ses cubes. Si je dois revenir, je t'assure que ça ne va pas te plaire.

— J'ai envie d'aller dehors, lança-t-il d'un ton boudeur dans son dos.

— Eh bien, il pleut, alors tu ne peux pas. Tu es coincé ici et tu as intérêt à bien te tenir.

Énervée, Stella retourna dans la cuisine et s'efforça de s'éclaircir les idées. D'un geste irrité, elle alluma le petit poste de télévision. Kevin lui manquait. Depuis quatre jours qu'il était en voyage

d'affaires, elle courait partout comme une folle. Entre la maison, les enfants, son travail et les courses, elle ne savait plus où donner de la tête.

Et pourquoi les appareils électroménagers faisaient-ils exprès d'attendre que Kevin s'absente pour se mettre en grève ? Le lave-linge était tombé en panne hier, et pas plus tard que ce matin, c'était le grille-pain qui avait rendu l'âme.

Tout se passait si bien quand ils étaient ensemble ! Ils se répartissaient les tâches et partageaient l'éducation des enfants – les moments de jeu et de plaisir comme ceux où il fallait se montrer plus sévère. S'il avait été là ce soir, il aurait pu s'asseoir dans le salon pour jouer avec les garçons et arbitrer leurs disputes pendant qu'elle faisait la cuisine.

Mieux, il aurait fait la cuisine pendant qu'elle se serait occupé des enfants.

Son odeur, lorsqu'il s'approchait d'elle par-derrière et posait la joue contre la sienne, lui manquait. Se blottir contre lui dans leur lit le soir et parler dans le noir de leurs projets, rire de quelque chose que les garçons avaient fait dans la journée, tout cela lui manquait.

« On dirait qu'il est parti depuis des mois, et non depuis quatre jours », songea-t-elle.

Tout en tournant la sauce à la crème et en regardant par la fenêtre les tourbillons de feuilles soulevées par le vent, elle écouta d'une oreille distraite Gavin qui tentait de convaincre Luke de construire un gratte-ciel pour qu'ils puissent le détruire tous les deux.

Une fois que Kevin aurait obtenu sa promotion, il voyagerait beaucoup moins. C'était pour bientôt, se rappela-t-elle. Il avait travaillé si dur ces derniers mois qu'il était sur le point d'y arriver. Et l'augmentation qui accompagnerait cette promotion serait elle

aussi la bienvenue – surtout lorsqu'ils auraient un troisième enfant. Peut-être une fille, cette fois...

Et puis, entre cette promotion et le fait qu'elle ait repris un plein-temps, ils pourraient emmener les enfants quelque part, cet été. À Disney World, par exemple. Ils adoreraient, c'était sûr. Et même si elle était enceinte, ce serait possible. Elle avait mis de l'argent de côté pour la cagnotte vacances – et pour la cagnotte nouvelle voiture. Racheter un lave-linge allait certes grever leur budget urgences, mais ils se débrouilleraient.

Lorsqu'elle entendit les garçons rire, ses épaules se détendirent de nouveau. Vraiment, la vie était belle. Parfaite, même. Exactement comme elle l'avait toujours rêvée. Elle était mariée avec un homme merveilleux pour lequel elle avait eu le coup de foudre à l'instant où elle l'avait vu pour la première fois. Kevin Rothchild, avec son lent sourire si doux et si séduisant.

Ils avaient deux fils magnifiques, une jolie maison dans un quartier agréable, des métiers qui leur plaisaient et des projets d'avenir. Et lorsqu'ils faisaient l'amour, c'était encore avec la passion du début.

Elle imaginait déjà sa réaction quand, une fois les enfants couchés, elle mettrait la lingerie sexy pour laquelle elle avait craqué en son absence. Un peu de vin, quelques bougies et...

Entendant un nouveau fracas, elle leva les yeux au ciel. Au moins, cette fois, le bruit fut suivi de cris de joie et non de pleurs.

— Maman ! Maman ! s'écria Luke en venant la rejoindre, les yeux brillants de joie. On a fait tomber tout l'immeuble ! On peut avoir un gâteau ?

— Pas si tard. C'est presque l'heure de dîner.

— Allez, s'il te plaît... S'il te plaît !

Maintenant, il tirait sur son pantalon comme pour essayer de grimper le long de sa jambe. Stella posa

sa cuillère en bois et le repoussa doucement pour l'éloigner du fourneau.

— Pas de gâteaux avant le dîner, Luke, lui rappela-t-elle.

— On meurt de faim, intervint Gavin en heurtant ses voitures l'une contre l'autre. Comment ça se fait qu'on n'ait pas le droit de manger quand on a faim ? Et puis, pourquoi on est obligé de manger ce *fredo* nul ?

— Parce que.

Enfant, elle détestait cette réponse. Aujourd'hui, elle la trouvait bien commode.

— Nous allons dîner tous les quatre ensemble quand votre père sera rentré, expliqua-t-elle.

Mais, comme elle craignait que l'avion de Kevin n'ait du retard, elle ajouta :

— Tenez, vous pouvez partager une pomme.

Elle en prit une dans le compotier sur le plan de travail et attrapa un couteau.

— J'aime pas la peau, se plaignit Gavin.

— Je n'ai pas le temps de l'éplucher, répliqua-t-elle en tournant rapidement la sauce. De toute façon, la peau, c'est bon pour la santé.

C'était vrai, non ?

— Et je peux avoir quelque chose à boire ?

— Je peux avoir quelque chose à boire aussi ? demanda Luke en tirant sans relâche sur sa jambe de pantalon. J'ai soif.

— Seigneur ! Vous voulez bien me laisser cinq minutes ? Cinq minutes. Allez donc construire quelque chose. Ensuite, je vous donnerai des tranches de pomme et du jus de fruits.

Le tonnerre gronda. Gavin se mit à bondir dans tous les sens et à crier :

— Tremblement de terre !

— Ce n'est pas un tremblement de terre, rectifia-t-elle.

Mais, le visage rosi d'excitation, il tourna sur lui-même avant de sortir de la cuisine en courant.

— Tremblement de terre ! Tremblement de terre !
Luke l'imita en hurlant lui aussi.

Stella porta les doigts à ses tempes. Elle sentait monter une migraine. Les enfants faisaient un bruit ahurissant mais, avec un peu de chance, ils allaient la laisser finir de préparer le dîner sans la déranger.

Elle se remit au travail et entendit vaguement l'annonce d'un bulletin d'informations. Il filtra à travers son mal de tête, et elle se tourna comme un automate vers le poste de télévision.

— Un avion assurant un vol intérieur entre Lansing et Detroit Metro s'est écrasé. Dix passagers à bord.

La cuillère lui tomba de la main. Elle eut l'impression que son cœur sortait de son corps.

Kevin. Kevin.

Ses enfants poussaient des cris de peur et de joie mêlées. Le tonnerre grondait de plus en plus fort. Dans la cuisine, Stella se laissa glisser sur le sol tandis que son univers volait en éclats.

On vint lui dire que Kevin était mort. Des inconnus sur le pas de la porte, la mine solennelle. Elle ne comprenait pas. Ce n'était pas possible. Elle n'y croyait pas. Pourtant, elle savait. Elle avait su à l'instant où elle avait entendu la voix du journaliste de la télévision.

Kevin ne pouvait pas être mort. Il était jeune, en bonne santé. Il rentrait. Ils allaient avoir du poulet Alfredo pour dîner.

Mais elle avait laissé brûler la sauce. La fumée avait déclenché les alarmes, et c'était devenu l'enfer dans sa jolie maison.

Elle avait dû envoyer ses enfants chez les voisins pour qu'on puisse lui expliquer.

Comment expliquer l'impossible, l'impensable ?

Une erreur. L'orage, un éclair, et tout avait changé pour toujours. Il avait suffi d'un instant pour que l'homme qu'elle aimait, le père de ses enfants, cesse de vivre.

— Y a-t-il quelqu'un que vous souhaitiez appeler ?

Qui appeler, hormis Kevin ? C'était lui, sa famille, son ami, sa vie.

Ils lui parlèrent de détails qui firent comme un bourdonnement dans son esprit, d'arrangements, d'aide psychosociale. Ils lui présentèrent leurs condoléances.

Ils partirent, et elle se retrouva seule dans la maison que Kevin et elle avaient achetée quand elle attendait Luke. La maison pour laquelle ils avaient fait des économies, la maison qu'ils avaient peinte et décorée ensemble. La maison avec un jardin qu'elle avait dessiné elle-même.

L'orage était passé. Le calme était revenu. Un calme inhabituel. Elle entendait les battements de son propre cœur et le ronronnement de la chaudière, les gouttes de pluie qui tombaient des gouttières.

Puis elle entendit ses propres gémissements et s'effondra sur le sol devant la porte d'entrée, se roula en boule. Elle ne pleurait pas. Pas encore. Les larmes formaient comme un nœud en elle. Sa douleur était si profonde qu'elles ne l'atteignaient pas. Elle ne pouvait que rester ainsi, à pousser ces cris d'animal blessé.

Il faisait sombre quand elle se releva. Elle tanguait. La tête lui tournait. Elle avait la nausée. Kevin. Dans un coin de son esprit, elle se répétait automatiquement son nom, encore et encore.

Il fallait qu'elle aille chercher les enfants. Il fallait qu'elle les ramène à la maison. Il fallait qu'elle leur dise, qu'elle dise à ses bébés ce qui était arrivé.

Oh ! Seigneur, Seigneur... Comment pourrait-elle le leur dire ?

Elle ouvrit la porte à l'aveuglette et sortit dans la nuit froide, la tête vide. Elle laissa la porte ouverte derrière elle et passa entre les chrysanthèmes et les asters, près des azalées que Kevin et elle avaient plantées par une belle journée de printemps.

Elle traversa la rue sans regarder, en marchant dans les flaques qui trempèrent ses chaussures, puis elle marcha sur la pelouse humide vers la lumière allumée sous le porche de ses voisins.

Comment s'appelait sa voisine, déjà ? C'était curieux : elle la connaissait depuis quatre ans. Elles s'arrangeaient pour partager les conduites à l'école, faisaient parfois leurs courses ensemble, mais elle n'arrivait pas à se rappeler son nom...

Ah, oui. Bien sûr. Diane. Diane et Adam Perkins, et leurs enfants Jessie et Wyatt. « Gentille famille, songea-t-elle, comme anesthésiée. Gentille famille normale. » Ils avaient fait un barbecue ensemble deux semaines plus tôt. Kevin avait fait griller du poulet. Il adorait les barbecues. Ils avaient bu du bon vin, ils avaient bien ri. Les enfants avaient joué. Wyatt était tombé et s'était écorché le genou.

Bien sûr qu'elle se rappelait.

Mais elle restait devant la porte sans trop savoir ce qu'elle faisait là.

Ses enfants. Oui, ses enfants. Elle était venue les chercher. Il fallait qu'elle leur dise...

« Ne pense pas, s'ordonna-t-elle en se raidissant. Ne pense pas encore. Si tu penses, tu vas te briser en un million de morceaux qu'on ne pourra jamais recoller. »

Ses bébés avaient besoin d'elle, maintenant. Ils n'avaient plus qu'elle.

Elle sonna et vit Diane comme à travers un écran d'eau. Elle ondulait, elle n'était pas vraiment là. Stella l'entendait à peine. Elle la sentit l'enlacer pour la soutenir, lui faire part de sa sympathie.

« Sauf que toi, ton mari est vivant, songea-t-elle. Ta vie à toi n'est pas finie. Ton univers est le même qu'il y a cinq minutes. Alors, tu ne peux pas savoir. Tu ne peux vraiment pas savoir. »

Quand elle sentit qu'elle commençait à trembler, elle se dégagea.

— Pas maintenant, s'il te plaît, dit-elle. Je ne peux pas maintenant. Il faut que je ramène les garçons à la maison.

— Je peux venir avec toi, proposa Diane en lui caressant les cheveux, le visage baigné de larmes. Tu veux que je vienne, que je reste avec toi ?

— Non. J'ai besoin... des garçons.

— Je vais les chercher. Entre, Stella.

Elle secoua la tête en guise de réponse.

— D'accord, dit Diane. Ils sont dans le salon. Je vais les chercher. Stella, si tu as besoin de quelque chose, de quoi que ce soit, n'hésite pas à m'appeler. Vraiment. Je suis désolée. Je suis tellement désolée...

Stella resta dehors dans la nuit, à attendre en regardant la lumière.

Elle entendit des protestations, des plaintes, puis des bruits de pas. Et elle vit ses fils. Gavin, qui avait les cheveux dorés de son père. Luke, qui avait la bouche de son père.

— On ne veut pas partir maintenant, déclara Gavin. On joue à un jeu. On peut finir la partie ?

— Pas maintenant. Il faut rentrer à la maison.

— Mais j'étais en train de gagner ! Ce n'est pas juste et...

— Gavin, il faut rentrer à la maison.

— Papa est arrivé ?

Elle regarda le petit visage heureux et innocent de Luke et faillit craquer.

— Non, parvint-elle à articuler en le soulevant dans ses bras. Allez, rentrons.

Elle prit Gavin par la main et se dirigea vers sa maison vide.

— Si papa était là, il me laisserait finir la partie, protesta-t-il en pleurant. Je veux papa.

— Je sais, mon chéri. Moi aussi.

— On peut avoir un chien ? demanda Luke en lui prenant le visage entre ses mains pour le tourner vers le sien. On peut demander à papa ? On peut avoir un chien comme Jessie et Wyatt ?

— Nous parlerons de ça plus tard.

— Je veux papa, répéta Gavin un ton plus haut.

« Il sait, comprit Stella. Il sait qu'il s'est passé quelque chose. Quelque chose de terrible. Je dois leur dire. Tout de suite. »

— Il faut que nous allions nous asseoir.

Lentement, précautionneusement, elle referma la porte derrière elle et porta Luke jusqu'au canapé. Elle s'assit et l'installa sur ses genoux avant de passer un bras autour des épaules de Gavin.

— Si j'avais un chien, déclara Luke avec le plus grand sérieux, je m'occuperais de lui. Papa rentre quand ?

— Il ne peut pas rentrer.

— À cause de son travail ?

— Il...

Seigneur, comment leur dire ?

— Il y a eu un accident, reprit-elle. Papa a eu un accident.

— Comme quand les autos se rentrent dedans ? demanda Luke.

Gavin ne disait pas un mot, mais son regard la brûlait, pénétrait en elle.

— C'était un accident très grave et papa a dû aller au Ciel.

— Mais ensuite, il va revenir.

— Il ne peut pas. Il ne peut plus revenir. Il doit rester au Ciel, maintenant.

— Je ne veux pas qu'il soit au Ciel, jeta Gavin en tentant de se dégager.

Elle le retint contre elle.

— Je veux qu'il revienne, poursuivit-il. Tout de suite.

— Moi non plus, mon bébé, je ne veux pas qu'il soit au Ciel. Mais il ne peut pas revenir, même si nous en avons très, très envie.

Les lèvres de Luke tremblèrent.

— Il est fâché contre nous ?

— Non, non, mon chéri. Bien sûr que non.

Elle enfouit le visage dans ses cheveux, le cœur brisé.

— Non, assura-t-elle, il n'est pas fâché contre nous. Il nous aime. Il nous aimera toujours.

— Il est mort.

Il y avait de la fureur dans la voix de Gavin, de la rage sur son visage. Puis il s'effondra et ne fut plus qu'un petit garçon en pleurs dans les bras de sa mère.

Elle les serra contre elle jusqu'à ce qu'ils s'endorment, puis les porta dans son lit pour qu'ils ne se réveillent pas seuls. Comme elle l'avait fait si souvent, elle leur ôta leurs chaussures et les enveloppa dans des couvertures.

Elle laissa une lampe allumée dans la chambre pendant que, dans un état second, elle faisait le tour de la maison pour verrouiller les portes et fermer les volets. Quand elle sut qu'ils étaient bien en sécurité, elle s'enferma dans la salle de bains. Elle se fit couler un bain si chaud que la vapeur embua la pièce.

Ce ne fut qu'une fois entrée dans la baignoire, une fois immergée, qu'elle laissa le nœud de larmes se rompre. Ses fils endormis, le corps tremblant dans l'eau brûlante, elle pleura, pleura, pleura.

Elle tint le coup. Certains amis lui suggérèrent de prendre des calmants, mais elle ne voulait pas refouler ses sentiments, ni, surtout, avoir l'esprit brouillé alors qu'elle devait penser à ses enfants.

Elle choisit la simplicité ; c'était ce qu'aurait voulu Kevin. Elle régla elle-même tous les détails du service funèbre – la musique, les fleurs, les photos. Les cendres seraient recueillies dans une urne en argent, puis elle les disperserait sur le lac. C'était sur le lac qu'il l'avait demandée en mariage, dans une barque de location, par un après-midi d'été.

Elle s'habilla en noir pour la cérémonie, jeune veuve de trente et un ans avec deux petits garçons et un emprunt, et le cœur brisé au point qu'elle se demandait si ses éclats continueraient à lui transpercer l'âme pour le restant de ses jours.

Elle garda ses enfants auprès d'elle et prit des rendez-vous pour eux trois avec un psychologue.

Les détails, cela allait. Elle parvenait à s'en occuper. Tant qu'il y avait quelque chose de précis à faire, elle tenait le coup. Elle arrivait à être forte.

Des amis vinrent la voir avec leur compassion, leurs plats qu'elle n'avait plus qu'à réchauffer et leurs yeux embués de larmes. Elle leur était plus reconnaissante de la distraction qu'ils lui apportaient que de leurs condoléances – à quoi pouvaient-elles lui servir ?

Son père et sa belle-mère vinrent de Memphis, et elle s'autorisa à s'appuyer sur eux. Elle laissa Jolene, la femme de son père, s'occuper d'elle, reconforter et câliner les enfants tandis que sa propre mère ne faisait que se plaindre d'avoir à se trouver dans la même pièce que « cette femme ».

Après la cérémonie, quand ses amis furent partis, quand elle se fut raccrochée à son père et à Jolene jusqu'à ce qu'ils reprennent l'avion, elle se força à quitter sa robe noire. Elle la fourra dans un sac pour

la donner à un foyer ou à une association caritative. Elle ne voulait plus jamais la voir.

Sa mère resta. Stella lui avait demandé de passer quelques jours chez elle. Dans sa situation, elle avait tout de même le droit de se faire un peu materner, non ? Les frictions qu'il y avait toujours eues entre elles ne comptaient plus en face de la mort de son mari.

Elle se rendit dans la cuisine, où elle trouva sa mère en train de faire du café. Elle traversa la pièce pour aller l'embrasser sur la joue.

— Merci, dit-elle. Bonne idée. J'en ai assez du thé.

— Je ne pouvais pas me retourner sans trouver cette femme en train de faire du thé, répliqua sa mère. C'est une manie, chez elle.

— Elle cherchait seulement à se rendre utile, protesta Stella. Et puis, je ne sais pas si j'aurais supporté le café ces jours-ci.

Carla se retourna. C'était une femme mince aux courts cheveux blonds. Au fil des ans, elle avait lutté contre les outrages du temps en multipliant les opérations de chirurgie esthétique. Résultat, elle paraissait certes plus jeune que son âge, pourtant son visage avait quelque chose d'artificiel et de dur, songea Stella. Elle faisait peut-être quarante ans, mais cela ne lui donnerait jamais l'air heureuse.

— Tu es toujours de son côté, se plaignit Carla.

— Je ne suis pas du côté de Jolene, maman.

Stella s'assit avec lassitude. Il n'y avait plus de détails à régler, réalisa-t-elle. Il n'y avait plus rien à faire.

Comment allait-elle tenir ?

— Je ne vois pas pourquoi j'ai été forcée de la tolérer.

— Je suis désolée que cela t'ait été désagréable, mais elle a été très gentille. Papa et elle sont mariés

depuis... quoi ? Environ vingt-cinq ans. Tu aurais dû t'y faire, depuis le temps.

— Je ne supporte pas de l'avoir sous les yeux. Je ne supporte pas sa voix nasillarde et vulgaire.

Stella ouvrit la bouche et la referma. Jolene n'avait pas la voix nasillarde et encore moins vulgaire, mais à quoi bon le dire ? À quoi bon rappeler à sa mère que c'était elle qui avait demandé le divorce, que c'était elle qui était partie ? À quoi bon lui rappeler qu'elle-même s'était remariée deux fois depuis ?

— Eh bien, elle est partie, maintenant, dit-elle pour l'apaiser.

— Bon débarras.

Stella prit une profonde inspiration pour se calmer. Pas de dispute, se répétait-elle, l'estomac noué. Elle était trop fatiguée pour se disputer.

— Les enfants dorment, reprit-elle. Ils sont épuisés. Demain... Bah, on verra bien.

Elle laissa tomber sa tête en avant et ferma les yeux.

— Je n'arrête pas de me dire que c'est un mauvais rêve, que je vais me réveiller d'une seconde à l'autre. Que Kevin sera là. Je ne... je n'arrive pas à imaginer la vie sans lui. Je ne supporte pas de l'imaginer.

Les larmes se remirent à couler sur son visage.

— Maman, je ne sais pas ce que je vais faire...

— Il était bien assuré, non ?

Stella cligna des yeux et regarda, incrédule, Carla qui posait une tasse de café devant elle.

— Quoi ?

— Une assurance-vie. Il en avait une ?

— Oui, mais...

— Tu devrais voir un avocat pour faire un procès à la compagnie aérienne. Mieux vaut commencer à penser aux aspects pratiques, lui conseilla-t-elle en s'asseyant avec une tasse de café. De toute façon, c'est ce que tu fais le mieux.

— Maman, Kevin est mort, articula lentement Stella.

— Je le sais bien, et je suis désolée, affirma Carla en lui caressant la main. J'ai tout laissé tomber pour venir ici te donner un coup de main, non ?

— Si.

Elle ne devait pas l'oublier. Elle devait lui en être reconnaissante.

— Je ne comprends pas ce monde dans lequel un homme de son âge meurt sans raison. Quel gâchis !

— Oui, murmura Stella en sortant un mouchoir de sa poche pour s'essuyer les yeux. Moi non plus, je ne comprends pas.

— Je l'aimais bien, reprit sa mère. N'empêche que tu es dans le pétrin. Tu as des factures à payer, des enfants à élever. Te voilà veuve avec deux jeunes garçons. Et il n'y a pas beaucoup d'hommes qui sont prêts à prendre en charge une famille toute faite, je peux te le dire.

— Enfin, maman, je ne veux pas qu'un homme nous prenne en charge !

— Un jour ou l'autre, c'est ce que tu voudras, affirma Carla. Suis mon conseil et assure-toi que le prochain aura de l'argent. Ne commets pas les mêmes erreurs que moi. Tu as perdu ton mari, et c'est dur. Vraiment très dur. Mais des femmes perdent leur mari tous les jours. Et crois-moi, mieux vaut le perdre de cette façon qu'avoir à subir un divorce.

— Maman, le service funèbre a eu lieu ce matin, bon sang ! J'ai encore les cendres de Kevin dans ma chambre !

— Tu veux que je t'aide, lui rappela sa mère en pointant sa petite cuillère vers elle. Eh bien, je m'efforce de le faire. Traîne la compagnie aérienne en justice, ça te fera un bon petit pécule. Et ne te mets pas avec un minable comme j'ai le chic pour

le faire à chaque fois. Le divorce est aussi très dur à vivre, crois-moi. Je sais de quoi je parle, j'en ai vécu deux. Et autant te le dire, je vais vers le troisième. J'en ai ma claque de ce salaud. Tu n'as aucune idée de ce qu'il me fait subir. Non seulement il n'a aucun égard pour moi et il braille sans arrêt mais, en plus, je le soupçonne de me tromper.

Elle se leva de table, fouilla dans les placards et se servit une part de gâteau.

— S'il croit que je vais tolérer cela, poursuivit-elle, il se trompe. J'aimerais bien être là pour voir sa tête quand il recevra les papiers du divorce. Aujourd'hui.

— Je suis navrée que ton troisième mariage ne marche pas, répondit Stella avec raideur. Mais j'ai un peu de mal à compatir à tes problèmes dans la mesure où tu as choisi librement de te marier – et de divorcer – une troisième fois. Kevin est mort. Mon mari est mort. Et crois-moi, cela, ce n'est pas moi qui l'ai choisi.

— Tu crois vraiment que ça me fait plaisir de revivre cela ? Tu crois que ça me fait plaisir de venir ici t'aider et de me retrouver nez à nez avec la bimbo de ton père ?

— C'est sa femme, rectifia Stella. Elle s'est montrée plus que correcte vis-à-vis de toi et m'a toujours traitée avec beaucoup de gentillesse.

— Tu ne sais pas ce qu'elle dit de toi dans ton dos, rétorqua Carla en enfournant une bouchée de gâteau. Tu crois être la seule à avoir des problèmes ? À avoir de la peine ? Tu verras, quand tu approcheras de la cinquantaine et que tu devras affronter la vie seule !

— Je te rappelle que tu as dépassé la cinquantaine, maman. Et encore une fois, c'est toi qui as choisi d'être seule.

La colère assombrit et durcit le regard de Carla.

— Je n'apprécie pas ce ton, Stella. Je n'ai pas à supporter cela.

— Non, c'est vrai. Tout compte fait, je pense qu'il vaudrait mieux pour nous deux que tu t'en ailles. Tout de suite. Ce n'était pas une bonne idée de te demander de rester. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

— Tu veux que je parte ? Très bien, répondit sa mère en se levant. J'aime autant rentrer chez moi et reprendre le cours de ma vie. Tu n'as jamais été capable de la moindre gratitude, tu as toujours eu quelque chose à me reprocher. La prochaine fois que tu voudras pleurer sur l'épaule de quelqu'un, appelle donc ta péquenaude de belle-mère.

— Oh, je n'y manquerai pas, murmura Stella tandis que Carla sortait de la cuisine. Crois-moi.

Elle se leva pour aller poser sa tasse dans l'évier et, cédant à une envie subite, la fracassa. Elle voulait tout briser comme elle avait été brisée. Elle voulait faire des ravages à l'échelle de ceux qu'elle avait subis.

Au lieu de cela, elle se cramponna au bord de l'évier et pria pour que sa mère fasse ses valises et s'en aille au plus vite. Elle voulait qu'elle parte. Pourquoi avait-elle cru avoir besoin de sa présence ? Entre elles, les relations avaient toujours été ainsi, acerbes et tendues. Aucun lien, aucun point commun ne les rapprochait.

Dieu sait, pourtant, qu'elle aurait eu besoin d'une épaule pour pleurer, ne fût-ce que pour un soir. Dès le lendemain, elle se remettrait à faire ce qu'il y avait à faire. Mais ce soir, elle aurait voulu que quelqu'un la serre dans ses bras et la réconforte.

Les mains tremblantes, elle ramassa les éclats de sa tasse dans l'évier et les jeta à la poubelle en pleurant. Puis elle appela un taxi pour sa mère.

Elles ne se reparlèrent pas. Cela valait mieux, estima Stella. Elle referma la porte et écouta le taxi s'éloigner.

Une fois seule, elle alla vérifier que ses fils dormaient, les borda et déposa très doucement un baiser sur leur front.

Elle n'avait plus qu'eux, désormais. Et ils n'avaient plus qu'elle.

Elle allait être une meilleure mère, elle en faisait le serment. Elle serait plus patiente. Et jamais, non, jamais, elle ne leur ferait faux bond. Elle ne s'en irait jamais quand ils auraient besoin d'elle.

Et quand ils auraient besoin de son épaule, elle la leur offrirait. Toujours. Quoi qu'il arrive.

— Vous êtes ma priorité, chuchota-t-elle. Vous serez toujours ma priorité.

Dans sa chambre, elle se déshabilla et sortit la vieille robe de chambre de flanelle de Kevin de la penderie. Elle s'enveloppa dedans, dans son odeur familière et déchirante.

Elle se pelotonna dans le lit, resserra la robe de chambre autour d'elle, ferma les yeux et pria pour que le matin arrive vite. Pour que la suite arrive vite.

Janvier 2004, Southfield, Michigan

Elle ne pouvait pas se permettre de se laisser intimider par la maison ni par la maîtresse des lieux. Et l'une comme l'autre avaient la réputation d'en imposer.

On disait la maison ancienne et élégante, avec des jardins dignes de l'Eden. Eh bien, on n'exagérait pas, constata Stella.

On disait la femme intéressante, plutôt solitaire et peut-être un peu « difficile ». Un mot imprécis qui pouvait désigner aussi bien un fort caractère qu'une personnalité franchement détestable.

Quoi qu'il en soit, cela ne devait pas lui faire peur, se rappela-t-elle en résistant à l'envie de se lever pour arpenter la pièce. Elle avait connu pire.

Elle avait besoin de cet emploi, et pas uniquement pour le salaire, au demeurant fort généreux. Elle avait besoin du défi que ce travail représentait. Elle avait besoin de faire quelque chose de nouveau, de sortir du train-train quotidien dans lequel elle était tombée.

Il lui fallait une vraie vie. Elle n'en pouvait plus de regarder défiler les heures et de voir son salaire englouti par les factures. Cela faisait un peu livre de

développement personnel, mais elle voulait un travail qui lui demande un effort et qui lui permette en même temps de s'épanouir.

Rosalind Harper était épanouie, Stella n'en doutait pas. Il y avait de quoi l'être lorsque l'on habitait une magnifique demeure ancestrale et que l'on possédait une entreprise prospère. Qu'est-ce que cela faisait de se réveiller chaque matin en connaissant parfaitement sa place dans ce monde, en sachant où l'on allait ?

S'il y avait une chose qu'elle souhaitait conquérir et transmettre à ses enfants, c'était bien celle-ci. Car elle craignait de l'avoir complètement perdue de vue à la mort de Kevin. Pour ce qui était d'agir, aucun problème : si on lui donnait une tâche à accomplir, un défi à relever et les moyens de le faire, elle était dans son élément. En revanche, elle n'avait jamais complètement recouvré cette connaissance profonde de soi qui lui avait été arrachée ce jour de septembre 2001.

Ce retour dans le Tennessee, ce dernier entretien *de visu* avec Rosalind Harper étaient sa façon de prendre un nouveau départ. Si elle ne décrochait pas ce poste, eh bien, elle en décrocherait un autre. Personne ne pouvait l'accuser de ne pas connaître son métier, ni d'être incapable de gagner sa vie et celle de ses enfants.

Mais elle avait terriblement envie de *ce* travail.

Elle se redressa et s'efforça d'ignorer les murmures de doute qui s'insinuaient dans son esprit. Elle allait obtenir cet emploi.

Elle s'était habillée avec soin pour ce rendez-vous, choisissant un tailleur bleu marine et un chemisier blanc – une tenue sérieuse et sobre qu'elle avait complétée par des chaussures et un sac élégants. Des bijoux simples. Rien de trop voyant. Un maquillage subtil pour faire ressortir le bleu de ses yeux. Elle avait

enfermé ses cheveux dans une barrette sur sa nuque. Avec un peu de chance, ses boucles indomptables ne s'échapperaient pas avant la fin de l'entretien...

Rosalind la faisait attendre. Ce devait être une manœuvre psychologique, conclut-elle en jouant nerveusement avec sa montre, que de la laisser mariner dans ce beau salon, à admirer les objets anciens et les tableaux, la vue sur le jardin. Ce style rêveur et plein de grâce du Sud lui rappelait avec force qu'elle était un poisson yankee hors de l'eau.

Les choses se faisaient plus lentement, ici, se rappela-t-elle. Il ne faudrait pas qu'elle oublie que le rythme, la culture étaient différents de ceux dont elle avait l'habitude.

La cheminée était sans doute une Adams, devina-t-elle. Et cette lampe, là, certainement une Tiffany originale. Et ces voilages de dentelle... Était-ce un héritage familial ?

Seigneur... Elle n'aurait pu être moins dans son élément. Que faisait une veuve des classes moyennes du Michigan dans cette splendeur du Sud ?

Elle se reprit et s'efforça d'afficher une expression neutre en entendant des pas dans le couloir.

— Je vous apporte du café.

Ce n'était pas Rosalind Harper, mais le jeune homme souriant qui lui avait ouvert et l'avait conduite dans ce salon.

Il devait avoir trente ans, estima Stella. Il était de taille moyenne, très mince. Ses cheveux bruns et brillants ondulaient autour de son visage digne d'un acteur de cinéma, où brillaient des yeux bleus pétillants. Quoique vêtu de noir, il n'avait rien d'un maître d'hôtel. Il était bien trop élégant, il faisait trop artiste. Il lui avait dit s'appeler David.

Il posa sur la table basse le plateau garni d'une cafetière et de tasses de porcelaine, de petites serviettes

en tissu, de cookies, d'un pot de crème, d'un sucrier et d'un bouquet de violettes.

— Roz a été retenue, mais elle arrive, annonçait-il. Alors, détendez-vous et profitez de votre café. Vous êtes bien installée ?

— Oui, très bien.

— Je peux vous apporter autre chose pendant que vous l'attendez ?

— Non, merci.

— Mettez-vous à l'aise, insista-t-il en lui servant une tasse de café. Rien de tel qu'un feu de cheminée en janvier, vous ne trouvez pas ? On en oublie que, il y a quelques mois, on étouffait de chaleur. Comment prenez-vous votre café, chérie ?

Jamais un inconnu ne l'avait appelée « chérie » en lui servant du café dans un salon magnifique. Encore moins un inconnu qui avait probablement quelques années de moins qu'elle.

— Avec un peu de crème, c'est tout.

Elle dut se rappeler à l'ordre pour ne pas fixer son visage du regard. Il était... comment dire... délicieux, avec sa bouche bien pleine, ses yeux saphir, ses pommettes marquées et cette fossette si sexy au menton.

— Vous travaillez chez Mme Harper depuis longtemps ? s'enquit-elle.

— Depuis toujours, répondit-il avec un sourire charmant, en lui tendant une tasse de café. Pour mon plus grand bonheur. Répondez de façon directe à une question directe et ne vous laissez pas faire. Elle ne supporte pas les gens qui rampent devant elle. Vous savez, chérie, j'adore vos cheveux.

— Oh, fit-elle en les touchant instinctivement. Merci.

— Le Titien savait ce qu'il faisait en peignant cette couleur. Bonne chance avec Roz, conclut-il en se

dirigeant vers la porte. Très belles chaussures, au fait.

Stella soupira dans sa tasse. Il avait remarqué ses cheveux *et* ses chaussures ; il lui avait fait compliment des deux. Il devait être gay. Dommage pour la gent féminine...

Le café était délicieux, et David avait raison : un feu en janvier, c'était bien agréable. Dehors, l'air était humide et glacial, le ciel couvert. Ce ne serait pas difficile de s'habituer à passer des heures d'hiver au coin du feu, à boire du bon café dans... Qu'était-ce ? Du Meissen ? Du Wedgwood ? Curieuse, elle souleva sa tasse pour voir la marque du fabricant.

— C'est du Staffordshire, apporté d'Angleterre au milieu du XIX^e siècle par une épouse Harper.

« Inutile de se maudire, songea Stella. Inutile d'avoir envie de rentrer sous terre en rougissant d'embarras. » Elle se contenta de reposer sa tasse et de regarder Rosalind Harper droit dans les yeux.

— C'est un très beau service, commenta-t-elle.

— Je suis bien de cet avis, confirma son hôtesse en se laissant tomber dans le fauteuil voisin du sien et en se servant une tasse de café.

L'une d'elles s'était trompée sur le code vestimentaire de cet entretien, nota Stella.

Rosalind avait vêtu sa longue silhouette élancée d'un grand pull olive et d'un pantalon de travail effrangé couleur de boue. Elle ne portait pas de chaussures mais de grosses chaussettes de laine marron qui laissaient deviner des pieds assez grands mais fins – c'était sans doute pour cela que Stella ne l'avait pas entendue arriver. Ses cheveux noirs étaient coupés court.

Jusqu'à présent, elles n'avaient communiqué que par téléphone, fax et e-mail ; cependant, Stella avait fait une recherche sur elle sur Google. Elle voulait en savoir un peu plus long sur celle qui

allait peut-être devenir son employeuse – et voir quelle tête elle avait.

Les coupures de magazines et de journaux n'avaient pas manqué. Elle s'était intéressée à la Rosalind enfant, jeune fille, jeune femme... Elle avait admiré les photos de la mariée de dix-huit ans ravissante et délicate. Elle avait compati à la douleur de la veuve pâle et stoïque de vingt-cinq ans.

Il y en avait des pages et des pages : des extraits de la presse mondaine, des commérages et des spéculations sur un éventuel remariage. Suivaient des articles assez nombreux sur la création de la pépinière et de la jardinerie, sur ses jardins, sur sa vie amoureuse, son court second mariage et son divorce.

Stella s'était représenté une femme intelligente, qui savait ce qu'elle voulait. En revanche, elle avait attribué son époustouflante beauté à l'angle des prises de vue, à l'éclairage et au maquillage.

Elle s'était trompée.

À quarante-quatre ans, Rosalind Harper était une rose pleinement épanouie. Non pas une rose de serre chaude, mais une rose qui avait résisté aux éléments saison après saison pour refleurir toujours plus forte et plus belle.

Elle avait un visage fin à l'ossature bien dessinée et des yeux couleur de whisky. Sa bouche aux lèvres pleines et aux contours nettement marqués n'était pas maquillée. Pas plus que le reste de son ravissant visage, remarqua l'œil exercé de Stella. Les légères rides qui commençaient à se creuser au coin de ses yeux ne diminuaient en rien sa beauté.

« J'aimerais tant vous ressembler, plus tard, ne put s'empêcher de songer Stella. Enfin, je préférerais m'habiller un peu mieux, si cela ne vous dérange pas. »

— Je vous ai fait attendre, non ?

Une réponse directe, se rappela-t-elle.

— Un peu, reconnu-elle donc. Mais attendre dans cette pièce en buvant du délicieux café dans du Staffordshire n'a rien de pénible.

— David aime s'affairer. J'étais dans la salle de multiplication. J'ai été retenue.

Elle parlait d'un ton vif, mais pas sec – c'était impossible avec l'accent du Tennessee. Elle allait droit au but, elle était pleine d'énergie.

— Vous paraissez plus jeune que je ne m'y attendais. Vous avez trente-trois ans, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et vos fils ont... six et huit ans ?

— C'est cela.

— Vous ne les avez pas amenés ?

— Non. Ils sont avec mon père et sa femme.

— J'apprécie beaucoup Will et Jolene. Comment vont-ils ?

— Très bien. Ils sont heureux d'avoir leurs petits-enfants.

— J'imagine. Votre père me montre parfois des photos d'eux ; il déborde de fierté.

— C'est l'une des raisons pour lesquelles je souhaite m'installer ici. Je voudrais qu'ils puissent passer plus de temps ensemble.

— C'est une bonne raison. Moi aussi, j'aime beaucoup les jeunes garçons. Depuis qu'il n'y en a plus à la maison, ça me manque. Le fait que vous en ayez deux a beaucoup joué en votre faveur. Bien entendu, votre CV, le fait que vous soyez recommandée par votre père et la lettre de votre ancien employeur n'ont pas fait de mal.

Elle prit un cookie sur le plateau et croqua dedans sans quitter Stella des yeux.

— J'ai besoin d'une bonne organisatrice, de quelqu'un de créatif et de travailleur, qui présente bien et qui soit infatigable. J'aime que les gens qui

travaillent pour moi soient capables de me suivre, et j'imprime un rythme assez soutenu à mon équipe.

— C'est ce qu'on m'a dit, répondit Stella avec une égale vivacité. J'ai un diplôme de gestion de pépinière et de jardinerie. À l'exception des trois ans que j'ai passés à la maison après la naissance de mes enfants – trois ans au cours desquels j'ai dessiné mon jardin et ceux de voisins –, j'ai toujours travaillé dans ce domaine. Depuis la mort de mon mari, il y a plus de deux ans, j'élève seule mes deux enfants tout en travaillant à l'extérieur, toujours dans ma branche. Avec succès dans les deux cas. Alors, je peux suivre votre rythme, madame. Je peux suivre le rythme de n'importe qui.

Peut-être, répondit Roz *in petto*. Peut-être...

— Montrez-moi vos mains, lui demanda-t-elle.

Stella obtempéra, irritée. Roz posa sa tasse de café et prit ses deux mains dans les siennes. Elle les retourna, paumes vers le haut, et passa les pouces dessus.

— Vous savez travailler, commenta-t-elle.

— Oui.

— Votre tailleur de banquière m'a déroutée, expliqua Roz. Il est ravissant, cela dit, ajouta-t-elle en finissant son cookie. Il a plu ces jours-ci. Voyons si je peux vous trouver des bottes pour ne pas abîmer ces jolies chaussures. Je vais vous faire visiter.

Les bottes étaient trop grandes et le caoutchouc d'un vert militaire pas très flatteur. Mais le sol humide et les graviers auraient détruit ses escarpins neufs.

De toute façon, l'apparence de Stella comptait peu comparé à ce que Rosalind Harper avait créé.

Côté Jardin, la jardinerie, occupait la partie ouest du domaine et faisait face à la route. Les espaces de verdure à l'entrée et autour des parkings étaient